

# LE FRONDEUR

15 C<sup>MES</sup> = LE N<sup>O</sup>

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

UNANIMEMENT  
BUREAUX DE  
RUE DE  
METUVE

## LES ADIEUX SYMPHONIE ERASME PAR RAVIA



SERAIT-CE SES ADIEUX A LA MUSIQUE ?!!!!

ABONNEMENT :  
Un an . . . . fr. 6 00  
Franco par la Poste

# LE FRONDEUR

ANNONCES :  
La ligne . . . . fr. 1 00

Bureaux :  
12 - Rue de l'Étude - 12  
A LIÈGE

Journal Hebdomadaire

RÉCLAMES :

Dans le corps du journal  
La ligne . . . . 1 60

## SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

### L'affaire Demblon

C'est demain dimanche que ce pauvre Célestin Demblon soumettra son cas à l'assemblée générale des membres de la section communale de l'Association libérale de Liège.

On connaît l'affaire. M. Demblon ayant prononcé, dans une réunion publique, un discours désagréable aux doctrinaires, ceux-ci, sur un signe de M. Magis-Trasenster, ont proprement étranglé le brave Demblon.

On l'a d'abord suspendu pour son discours, puis, comme l'infortuné protestait, — un peu vivement peut-être — on l'a purement et simplement révoqué.

La conduite des conseillers qui ont accompli cette folie besogne devant être demain soumise aux membres de l'Association libérale, nous aimons à croire que ceux de nos amis qui font partie de cette joyeuse société, se feront un devoir d'assister à la séance.

Ils doivent occuper là un poste d'honneur que nul n'a le droit d'abandonner.

### Liberté.

SONNET.

Tu n'es qu'un mot ; soit, mais ce mot je l'aime.  
Il grandit l'homme au moment du danger,  
Quand il s'agit de chasser l'étranger  
C'est lui toujours qui résoud le problème.

S'il retentit, le moment est suprême.  
Le flot montant est prêt à submerger  
Tous les abus ; le pouvoir va changer ;  
Un autre front cindra le diadème.

Où, chaque fois qu'ainsi l'humanité  
Dans son chemin avance d'une étape  
Le même cri toujours vibrant s'échappe.

Rendant à l'homme un peu de dignité  
Voilà pourquoi ce mot brillant me frappe  
Pourquoi je chante encore la Liberté.

BLANCO.

### La « Jeunesse Pourrie ».

Grand émoi dans le monde universitaire. Le dernier article de notre ami Clapette sur ces Messieurs les Étudiants a eu le don d'exaspérer, et les gommeux, et les « rouleurs », les deux grandes catégories que comprend la population « universis disciplinés ». Dans leur dernière assemblée générale, tenue à la salle de Gymnastique (on leur avait refusé la salle académique que leur génie de destruction avait réduite à un état plus délabré et plus dégoûtant encore que par le passé : chose difficile à croire pourtant) dans leur dernière séance, dis-je, ces Messieurs ont voulu singer leurs congénères de Paris dans l'affaire du « Cri du Peuple ». Les propositions les plus abracadabrantes se sont fait jour, au sujet de « l'outrage sanglant » adressé au corps universitaire. Pauvre Clapette ! l'a-t-on voulu pourfendre ! Heureusement pour lui, comme dans la fable de la Fontaine, aucun des rats n'a pu ou voulu attacher le grelot au chat — ce qui du reste eût été injurieux pour Clapette, personification du grelot progressiste.

L'avis des modérés a prévalu. On a jugé que le gant ne valait pas la peine qu'on le relevât. Cette thèse a été soutenue avec autant de talent que d'éloquence par un Eliacin de la Commission permanente. « Jamais, s'est-il écrié dans un superbe mouvement oratoire, jamais nous ne descendrons jusqu'à répondre à ce Monsieur, jamais nous ne nous abaisserons à son niveau !!! »

Or, voyez la malice soarnoise du sort. Ce brillant orateur que nous appellerons M. de la Guêtrejaune (Alphonse à l'État-Civil) ce commissaire modèle, cet homme politique éminent, ce savant qui dispute déjà à M. Van

Beneden ses lauriers, ce fougueux tribun est loin d'appartenir à la haute gomme, et même en descendant au niveau de Clapette, il ne serait pas encore à moitié chemin de la place qu'il occupe dans la société européenne. On raconte même dans les cercles mal informés, que ce paragon de l'espèce étudiant, a quitté majestueusement, avec les honneurs d'un ordre du jour élogieux, d'une proclamation pompeuse, et d'un affichage glorieux, un cercle dont il faisait partie, et où on lui avait réclamé le versement de son apport social, comme à un vulgaire membre. Inutile de dire qu'il s'y était refusé avec indignation.

Enfin on ajoute que M. de la Guêtrejaune possède des connaissances approfondies en fait de comptabilité. On lui prête l'intention de demander la place de professeur de cette branche à l'Institut commercial d'Anvers, et de plus celle de trésorier du bureau administratif de cet établissement. Il paraît qu'il était le meilleur élève du professeur espagnol Fouton-Campo, qui a parcouru il y a quelques années, précédé d'une renommée immense, la France, la Belgique et la Hollande. Devant l'avis de l'éminente personnalité de M. de la Guêtrejaune, la question ne supportait plus le débat ; on s'inclina. La proposition de réponse ou de protestation fut enterrée — *Requies cat in pace.*

AMEN.

### L'HABIT NOIR.

L'habit ne fait pas le moine, dit un proverbe. Mais les proverbes, ces pensées frappées en même monnaie pour les besoins courants de la vie banale, ont, comme toutes les médailles, un revers. Face, c'est une vérité ; pile, c'est une bêtise. Combien de gens ne seraient rien sans l'habit noir qui les couvre, et ne tirent leur force que de leur enveloppe extérieure, comme le homard et nombre d'autres crustacés ?

De tous les costumes modernes, l'habit noir est celui qui fait le plus son homme. Tout homme quelque peu au courant de son monde vous dressera une liste de sept ou huit personnages qu'il connaît, et dont la seule raison d'être consiste dans les deux aunes de drap noir qu'un ouvrier expert a taillées pour eux en sifflet. D'où viennent-ils ? Que font-ils ? Que sont-ils ? Nul ne le pourrait dire.

Ils vont dans le monde. Pourquoi ? Parce qu'on les invite. Et pourquoi les invite-t-on ? On ne sait pas. Parce qu'on les a rencontrés ailleurs, qu'ils sont corrects, suffisamment muets, et assez meublants. En somme parce qu'ils ont un habit noir.

Ont-ils un métier ? On l'ignore, puisqu'on ne les voit que le soir, au théâtre, au club ou dans les salons, et qu'on ne se rencontre pas là, quand on est de bonne compagnie, pour parler de ses affaires. Sont-ils pauvres ? On ne pourrait guère le savoir qu'en allant chez eux, où ils ne vous invitent pas, ou en leur prenant leur porte-monnaie dans leur poche, ce qui ne se fait point. Riches ? A quel indice le soupçonnerait-on ? On ne connaît d'eux que ce qu'ils montrent. Or, ils ne montrent que leur costume ; et rien ne ressemble plus à un habit noir qu'un autre habit noir.

Parmi ces êtres réguliers, faits de banalité et de mystère, quelques-uns sont imposants. Pour peu qu'il vous soit arrivé de vous asseoir entre dix heures et minuit, sur le divan d'un cercle, vous avez certainement vu entrer le type de l'habit noir imposant. Vous êtes en train de causer, avec un ami, dans le grand salon désert, tandis qu'à côté, dans la salle de jeux, résonnent sourdement les « J'en donne » du banquier et le bruit mat des plaques de nacre tombant sur le tapis, lorsque vos yeux se fixent et vos regards s'arrêtent. Devant vous, dans le cadre de la porte d'entrée, une silhouette vient d'apparaître, majestueuse et hautaine. Taille noble, port avantageux, corpulence attestant l'habitude de la bonne chère, l'homme s'avance d'un pas sûr et digne, pesant sur le tapis moelleux de tout le poids de son autorité. Il passe devant vous, ventre et jarrets tendus, la tête en bouquet dans le blanc carcan du col évasé, le sourcil légèrement froncé, vous jetant avec négligence un

bref coup d'œil impérieux. Il est passé, et vous ne voyez déjà plus sous la seconde porte que les deux basques de son habit noir. Malgré vous, une impression de respect vous a saisi. — « Qui est-ce ? » demandez-vous à votre ami, un habitué de l'endroit. — « Personne », répond celui-ci : un habit noir. — Supposez le personnage chauve et l'habit garni d'une petite brochette, l'effet est irrésistible. Ce « personne » n'en est pas moins pour vous quelqu'un... Voilà un homme auquel vous ne sauriez, sans forfaitaire, refuser cinq louis ou votre main.

Et pourquoi ne serait-ce pas quelqu'un ? Du petit au grand ou du grand au petit, l'échelle est la même, et ce n'est qu'une différence de degrés dans le néant. Est quelqu'un, certes, tout être qui, portant sur deux épaules, plus ou moins larges, une tête absolument creuse, où jamais n'a germé le semblant d'une idée, arrive à tenir sa place dans le monde, et à faire croire, n'étant rien, à la réalité de son existence. Ah ! le beau chapitre pour un Pascal moderne, faisant la chasse aux fantômes de puissance nés de notre imagination ! Où sont les pompeux appareils et la prétentieuse friperie des « chats fourrés » ? Cinquante francs de drap coupé en queue de pie, et voilà aujourd'hui un personnage !

Mais, par exemple, gare le déshabillé ! Avez-vous jamais vu un « habit noir » sans son habit ? La chose, à vrai dire, est malaisée ; car nos vivants mannequins sentent bien que dans leur costume est tout leur prestige, et ne se montrent jamais que harnachés de pied en cap. Il faut, pour les voir autrement un coup de hasard, l'excuse d'une visite matinale obligatoire et l'imprudence d'une porte qui s'ouvre croyant livrer passage à quelque fournisseur. Le spectacle est à la fois comique et pitoyable. Être vu sans habit, dépouillé de la dignité que donne au buste la raideur du plastron empesé ? L'affreuse aventure ! Pourquoi pas tout nu, tant qu'on y est ? Et, de fait, il entre dans leur embarras une sorte de pudeur. Une femme que l'on surprendrait sans chemise ne serait pas plus mortifiée... à moins d'avoir vingt ans, l'aplomb de l'absolue beauté de quelques gouttes du sang de Maupin dans les veines.

L'« habit noir » sans habit n'est plus rien. Piteux et grelottant sous la crainte du ridicule, lamentable et veule, il n'est plus seulement le semblant d'homme qu'il était. La morgue qui lui servait d'orgueil, l'arrogance qui lui tenait lieu de bravoure, disparues !... Baudruche dégonflée pendant comme une guenille au clou dont l'a parée un caprice cruel du hasard. Mais laissez lui seulement dix minutes, et vous le verrez apparaître ressuscité, triomphant, superbe sous le frac comme un preux sous les armes !...

\*\*\*

Histoire ou légende ? Vous prendrez mon récit comme il vous plaira. C'est la fin d'un « habit noir » que je vous veux conter.

Annibal (pourquoi pas ce nom ? n'est-il pas celui du frère de l'Aventurière ?) Annibal avait été condamné à mort. Un procès retentissant, rappelant celui de la Pomme-rais. Un homme du monde assassin ? Hé, le régal n'est pas commun, pour les belles curieuses du palais ! Homme du monde, Annibal ? Sans doute ; ne l'avait-on pas vu partout ? Mettons : habit noir, si vous voulez. Cela, il l'était dans la force du terme. Et condamné, pourquoi ? Pour avoir tué une femme du deux-tiers de monde, sa maîtresse, assurait-on, assez riche, en tout cas, pour qu'il eût songé un instant à en faire sa femme. Une forte somme qu'elle avait, deux jours avant sa mort, reçue de son notaire, avait disparu. Accablé par les preuves, Annibal avait dû avouer le crime. Quant au mobile, comment le savoir certainement ? Vol ou jalousie ? Annibal protestait contre la première hypothèse, tenant la seconde pour vraie. Mais alors où était l'argent ? Et qu'il avait pris ?

Ce point était resté obscur. Annibal n'en avait pas moins été condamné à mort. Or, la veille, le chef de l'État avait repoussé son pourvoi. Dès l'aube, à cinq heures du matin, le directeur de la prison était entré dans sa cellule. Le condamné, très pâle, avait écouté la sentence. Il paraissait atterré, anéanti. Serait-il lâche devant la mort ?...

Soudain, il releva la tête et dit :  
— J'ai une révélation à faire, mais j'y mets une condition.  
— Parlez.  
Annibal parla.

Ce matin-là, monsieur de Paris aurait pu reprendre, en le modifiant un peu, le mot du grand roi : « J'ai failli attendre ». Il attendit trois bons quarts d'heure.

Or, quand la porte de la prison s'ouvrit, une rumeur d'étonnement courut dans la foule massée autour du lugubre appareil. A côté de l'aumônier, tenant à la main son crucifix, un gentleman accompli venait de paraître, vêtu d'un pantalon et d'un frac noir, d'une chemise éblouissante, ganté de blanc, chaussé de bottes vernies, et portant sous son bras un claque de satin où brillaient deux initiales d'or...  
C'était le condamné.

Il marcha devant lui d'un pas ferme, cherchant du regard, dans la foule, quelques figures de connaissance. Puis, arrivé près du bourreau, il lui dit : Faites !  
Monsieur de Paris, prévenu, fit. D'un tour de main, il enleva le col de l'habit et celui de la chemise, coupés d'avance, ne tenant plus qu'à un fil, etc...

Et c'est ainsi que le correct Annibal mourut, comme il avait vécu, en habit de cérémonie.

Joseph MONTET.

### Le Vin.

SONNET.

Lorsque je vois tes rubis dans mon verre  
O doux nectar qui chasse le chagrin,  
Je bénis Dieu qui nous donna le vin  
Pour oublier les soucis de la terre.

Dans les pays enchantés dont la guerre  
N'a jamais pu découvrir le chemin,  
Par toi je vole et me trouve soudain  
Aux régions où l'homme ne va guère.

Tu fais jaillir la joyeuse chanson,  
Tu me guéris si je deviens maussade,  
Tu rends l'esprit à ma muse malade.

Et si parfois tu grises sans façon,  
Le lendemain d'une gaie escapade,  
C'est en riant qu'on pense à la leçon.

BLANCO.

### NUIT D'ANTAN

Défendez « Thérèse Raquin » à votre femme et je veux être pendu si elle ne se met pas à lire Zola au grand complet :

C'est l'histoire de cette noyée de La Fontaine — laquelle remontait la rivière tant avait été fort chez elle l'esprit de contradiction.

La désobéissance a des voluptés, des attraits irrésistibles.

Il est des choses bêtes, impossible — vient-on à vous les interdire — vous brûlez du désir de les faire ! elles vous semblent spirituelles, d'un « comique intense. »

Il en est un peu ainsi de ce souvenir de ma vie d'aspirant général.

Ce serait très sot et pas amusant du tout dans la chambre où vous pouvez dire : « Ici ! Roy suis ! »

Mais songez aux jours d'arrêt, à la salle de police, au cachot qui nous attendaient en cas de surprise — songez que notre colonel n'était pas un Louis Débonnaire, et que notre régiment com. tat. des capitaines moins aimables que des Teutons.

Songez à la discipline... et vous comprendrez tout ce qu'il y avait de divin, d'exquis dans nos agapes ser. rit. s.

Jamais je n'ai oublié ce soir-là ?

Nous avions réussi nos examens — le Rubicon était franchi — encore huit jours et nous entrions à l'École régimentaire.

Des jours ainsi sont trop rares dans la vie pour ne pas les souligner dans l'almanach. Nous soulignâmes ce jour-là.

« Cependant sur la terre les ombres répandues  
Du faite des maisons descendent dans la rue. »

Nous sommes à dix au logis — une chambre blanchie à la chaux, somptueusement décorée du nom de : Chambre des sous-officiers.

Neuf heures viennent de sonner...

Un d'entre nous s'est procuré une bouteille de cognac et un p'tit verre.

Ce serait, je pense, une étude curieuse

que de rechercher pourquoi la joie de l'âme se traduit si souvent par des absorptions liquides.

Est-ce tradition ? Est-ce loi ?  
« Qui fut premier ? soif ou buverie » s'écrie Rabelais.  
Pourquoi un homme gai boit-il et pourquoi un buveur est-il gai ?

Nous n'en savions rien, nous, et cela ne nous tracassait guère !

Le cognac est bon... le verre entre dans le mouvement perpétuel et la vie devient pour nous d'autant plus rose que le niveau du litre baisse davantage.

Nos esprits commencent à chauffer et s'évaporent mollement... notre cachet national, entraîné par l'exemple, s'évapore aussi... nous devenons Polonais !

L'appel sonne et se fait, le sergent de semaine traverse les chambres...

« Mais à peine ses pas sont-ils morts dans la nuit... »

que bancs et tables voltigent dans un coin...

La danse commence — j'avais je n'avais rêvé une Farandole aussi insensée. Non ! ce soir-là les cafres, avec leurs danses de mort, étaient dépassés.

On m'avait chargé de l'orchestre et de l'orchestration — j'avais une clarinette — je m'y entendais comme à ramer des choux...

J'attaque le prélude... le cognac coule encore... ma muse s'enivre à cette eau-de-feu ; elle est inspirée !!! et bientôt des sifflements étranges, criards, vont faire écho dans les murs blanchis, râler dans les corridors.

La gigue continue...  
« La pièce ! la pièce ! » vocifère un danseur.

Ce danseur est le « joyeux Fessessinte » ainsi nommé pour diverses causes très originales, mais moins appétissantes...

Il veut une pièce. Tiens ! en voilà une ! c'est comme les couteaux de Tôppfer : Un berger ! — donnez-lui un couteau. Un mendiant ! — donnez-lui un couteau.

Sans régisseur, sans subsides, on improvise une scène.

Le rideau — à le regarder, on découvre immédiatement qu'il n'est qu'un store — se lève et je suis chargé de jouer l'ouverture du « Sacre de Charlemagne » ; je me mets consciencieusement à l'œuvre... l'ouverture va crescendo et un contre *do* épouvantable a le privilège de réveiller cinq voisins de chambre. Les cinq voisins se fâchent, viennent parlementer et se rangent enfin du côté des spectateurs.

Comme j'ai fait preuve d'un zèle suffisant, on annonce que l'ouverture est finie.

Le pape Adrien entre en scène, drapé dans des couvertures d'ordonnance, coiffé de la tiare qui ressemble étrangement à une besace ; sa crosse a tout l'air d'un bâton de store.

Charlemagne arrive et on constate quelques anachronismes dans son accoutrement. C'est ainsi qu'il porte un superbe schako d'infanterie, une tunique d'artillerie et des épaulettes ; il s'agenouille devant une gamelle. C'est sur ce meuble culinaire qu'il va prêter serment. Vient ensuite la foule qui se compose de deux vulgaires sous-officiers en manches de chemise ; le reste du peuple est sans doute dans les coulisses.

Le régisseur me fait un signe... je recommence l'ouverture — je tranche du Wagner, du Meyerbeer — une nouvelle édition du *ut* de poitrine va avertir le sergent de semaine qui arrive.

Rapides comme l'éclair, Charlemagne, le pape, le peuple et les spectateurs entrent au lit... et le « bon sergent » peut entendre les ronflements cadencés, sonores et falsifiés de la chambre... Le roulement des chandeliers sonne... plus de lumières ! éteignez tout... dormez, dormez... !!!

Une obscurité profonde règne, la lune vient de temps à autre franger d'argent les gros nuages qui couvrent le ciel. A chaque trouée sa grosse face pâle illumine le quartier.

Et l'on fait une découverte heureuse : une seconde bouteille de cognac existe... le petit verre rentre dans le mouvement perpétuel... mais silencieusement, cette fois. Dans l'ombre, dans la nuit, on entend des chuchotements, des rires étouffés. On croirait à un concile de sorcières, à une nocturne effrayante. Parfois un scintillement vitreux vient faire tache dans cette nuit... c'est le « bon cognac » accomplissant ses tranquilles évolutions.

Ici se place ce que plus tard nous baptisâmes du nom de « retraite de Ménilmontant ». Nous quittons la chambre à pas de loup, le cerveau tout rempli de vapeurs. Nous nous dispersons. L'un monte, l'autre descend, un troisième court. Les escaliers

craquent sèchement sous les pieds des ombres, des fantômes.

Et l'aube du lendemain trouva le « joyeux Fessessinte » ronflant sous les « bleues vibrantes » des cieus au milieu de la cour. La chambre était semée dans toute la caserne. L'un ronflait sur un escalier, un autre fut retrouvé à la cantine, un troisième avait la bouteille dans la poche de son pantalon, ce qui le gênait pas mal...

Nous avons dormi partout... sauf dans notre lit.  
L. HILARÈS.

Aux buveurs de bière.

## La Bière.

SONNET.

Que Gambrinus, le colosse germain,  
Vous verse à flots de la bière mousseuse ;  
Engraissez-vous de sa boisson pâteuse,  
Mais quant à moi je préfère le vin.

J'aime Bacchus, le dieu du gai refrain,  
C'est lui qui rend l'existence joyeuse ;  
L'humanité par lui rendue heureuse  
Peut en chantant poursuivre son chemin.

O gardez-la cette coupe profonde  
Que chaque soir vous videz à la ronde,  
Qui vous endort et rend l'esprit pesant ;

Pour m'égayer, moi, je vide en causant  
Au coin du feu, loin des soucis du monde,  
Un vieux flacon au ventre séduisant.

BLANCO.

## A coups de Fronde

L'infortuné des Alpes Raskin — Chevalier sauveur des Alpes maritimes — est rudement emb... nuyé.

Après le discours mirobolant prononcé par le petit J.-C., de la Meuse, on pouvait croire le Chevalier-sauveur au comble des honneurs.

« La chancellerie de la Légion d'Honneur — avait dit le petit J.-C. — vous a conféré la croix de chevalier sauveurs des Alpes. »  
C'était évidemment à en devenir fou de joie.

La Légion d'Honneur faisait la leçon à l'Ordre de Léopold.

Seulement, il paraît, à présent, que la chancellerie de la Légion d'Honneur n'était pour rien dans l'affaire et que le gouvernement français — abouiné au Frondeur évidemment — a fait savoir au gros Victor et au petit J. C. que la Légion d'honneur n'avait aucune espèce de rapport avec les Chevaliers sauveurs — qui sont tous bonnement de simples particuliers ayant constitué entre eux une société particulière — comme par exemple les *Houberts* de Liège.

Vous comprenez, après toute la publicité donnée à cette affaire, quelle a dû être la déception du digne Raskin.

On parle même d'organiser, afin de le consoler, une grande manifestation pendant laquelle on lui remettrait solennellement le diplôme de membre d'honneur de l'archi *crâss clicotte*.

J. C., évidemment, ferait le discours.....

Un médecin fut appelé auprès d'une malade imaginaire. Il l'interrogea ; elle lui avoua qu'elle mangeait, buvait et dormait bien, et qu'elle avait tous les signes d'une santé parfaite.

« Eh bien, lui dit le médecin, laissez-moi faire, je vous donnerai un remède qui vous ôtera tout cela. »

\*\*\*

Une dame très vaporeuse se croyait toujours malade ; son médecin lui avait prescrit un régime bien facile. Il s'agissait de boire tous les matins un verre d'eau fraîche ; de prendre, une demi-heure plus tard, une tasse de chocolat, et immédiatement après un autre verre d'eau.

Un jour, elle ne pensa pas à la première partie de l'ordonnance, et sa distraction dura jusqu'à ce qu'elle eût pris son chocolat et le verre d'eau qui devait le suivre. Tout-à-coup elle s'aperçut de son publi, et fut terrifiée. Son médecin est appelé, il la trouve avec la fièvre. Il la questionne : elle lui fait part de son inquiétude et du motif qui la causait. « Vous avez eu raison de m'appeler, lui dit-il, le cas est grave ; mais heureusement il est encore temps d'y remédier. J'ai voulu que, pour ne pas vous incommoder, votre chocolat se trouvât entre deux eaux, prenez un lavement, le but sera atteint. »

La dame sentit la force de ce raisonnement, exécuta l'ordonnance, et fut guérie.

## EN OMNIBUS.

Il pleut. Le bureau d'omnibus au plancher boueux est assailli de gens pressés auquel le contrôleur distribue des numéros d'ordre dérisoires que quelques grincheux rejettent avec indignation.

— Hein ! 143 ! Alors c'est un billet de

logement que vous me donnez là ; vous pouvez vous asseoir dessus.

— Par un temps pareil, votre administration pourrait bien doubler le nombre de ses voitures.

— Réclamez, ça n'est pas mon affaire.

Et le conducteur, impassible, fait claquer ses sabots sur le plancher.  
A chaque instant, il entre des voyageurs des deux sexes qui sentent le chien mouillé, s'égouttent sur leurs voisins, et guignent, en vue d'un long stage, une place vacante autour du gros poêle.

On vient de crier : « Les voyageurs pour la Halle aux vins ! »

Il y a une bousculade de parapluie pour arriver bon premier, mais, de son marche-pied, le conducteur lance à toute volée cette ironie cruelle : — « A l'impérial seulement ! »

Au quatrième omnibus qui passe complet, quelques patients, mornes, découragés, ont lâché leurs numéros à la grande joie de ceux qui tiennent bon.

Dix longues minutes d'anxiété. Enfin l'omnibus de la Halle aux vins vient de s'arrêter devant le bureau. Par une véritable grâce d'Etat, elle a dégorgé deux voyageurs à correspondance. *Evoé!* Je joue des coudes et me voilà au port d'armes sous mon parapluie.

— Personne avant le 74 ! clame le contrôleur.

J'allonge d'un air triomphant mon 74 et je grimpe à l'intérieur. Le 75 est tenu par une dame « un peu forte », pour employer l'euphémisme en usage. Cette bourgeoise, aussi pesante que richement vêtue, jette un regard inquiet sur l'escalier du véhicule à six sous.

— Mais montez donc, madame, fait le contrôleur, ou alors, faites place au 76.

Le 76 était, comme on pense, de cet avis.

— Avec ça qu'il est commode, votre marche-pied, je ne fais pas de gymnastique, moi.

— Quand on est si difficile, on prend une voiture.

— Insolent ! vous aurez de mes nouvelles et on vous montrera qu'on a le bras long.

— Prouvez-le donc tout de suite.

— Tenez-moi au moins mon parapluie, vous voyez bien que j'ai les mains embarrasées.

Impatienté, le conducteur a tiré le cordon pendant que, sans racune, le contrôleur aide la grosse dame à se hisser sur le marche-pied.

— En route, et tenez-vous bien.  
— Madame est assez capitonnée pour ne pas craindre de se casser, fait le conducteur en clignant de l'œil.

— Manant ! murmure la puissante voyageuse qui essaye en vain de se retourner.

Ses joues sont vermillonnées, l'indignation la suffoque. Elle cherche, éperdue, la place à prendre, mais la seule stalle vacante se trouve à l'autre bout de l'omnibus, — trajet périlleux qu'elle accomplit entre deux bordées de grognements.

Un gavroche dont elle vient de froisser l'orteil dit tout haut : — Dites donc, madame à la mode de Caen, y sont bien lourds vos Sainte-Ménéhould !

L'omnibus roule de la gaieté. Seul, un voyageur entre deux âges, qui a dû puiser en Orient le goût des beautés de poids, aide galamment la nouvelle venue à se caser dans sa stalle.

— C'est fait. Merci, mon Dieu ! Mais sous la formidable pression, les appuis de fer se sont évasés, entrant sans façon dans les côtes des voisins qui commencent à loucher.

L'amateur de beautés turques fronce le sourcil, et couvre tout l'omnibus de regards farouches, semblant défier les gouailleurs.

Cette noble attitude lui vaut un délicieux sourire. Déjà d'un coup de langue, il lubrifie ses lèvres pour entamer un galant colloque avec sa plantureuse voisine, quand celle-ci qui vient de regarder dans la rue pousse une exclamation effarée.

— Ah ! mon Dieu ! Mais ! je crois bien que je me suis trompée de voiture. Conducteur !

— Une correspondance ?

— Non, arrêtez-moi vite, il y a erreur.

— C'est trente centimes tout de même puisque vous êtes sonnée.

— Je suis bonne pour vous payer en descendant, arrêtez-moi d'abord.

— J'ai pas de temps à perdre, allongez vos six sous, s. v. p.

— Goujat ! goujat !

La dame grasse finit par s'exécuter et le signal d'arrêt est aussitôt donné. Alors elle teute vainement de s'enlever à la force des poignets et s'épuise en efforts pour vider sa stalle où elle est emboîtée comme dans un étan.

Le conducteur, la main sur son cordon, crie :

— Allons, est-ce pour aujourd'hui ?

— Tout l'omnibus est en liesse.

— Sortira.

— Sortira pas.

— Il va falloir démonter l'omnibus.

Enfin le gentleman compatissant vient de se lever pour s'atteler à la beauté turque. Dût-il la sortir par morceaux, son amour-propre est engagé. *All Right!* Il en est à son tour tout congestionné, secrètement très vexé de voir son ange à la mode de Caen se dérober si vite, car le respect humain lui conseille de ne point lui emboîter le pas quand elle descendra.

Alors, avec un accent qui permet de deviner sa rancœur :

— Mais enfin, madame, puisque vous êtes bien entrée à l'intérieur, vous devez pouvoir en sortir postérieurement. Oh ! hisse !

En mettant pied à terre, la victime, très digne se retourne à demi et lance sa flèche du Parthe :

— Sale grenier à puces !

A la station de la Bourse, l'omnibus s'est presque entièrement renouvelé. Deux jeunes gens qui viennent de monter causent tout haut.

— Regarde donc ce vieux monsieur qui est sur le trottoir, il ressemble furieusement à B., et pourtant ce n'est pas lui.

— Mais si, parfaitement.

— Alors qu'a-t-il donc de changé ?

— Figure-toi qu'il vient de perdre sa femme et il en a été si cruellement affecté qu'en une seule nuit sa barbe et ses cheveux sont devenus tout noirs.

En fantaisiste averti d'observations, je passe l'inspection de la rangée de voyageurs assis en face de moi.

C'est d'abord un invalide à l'air goguenard, quelque vieux loustic d'une chambre de zouaves. Il vient d'offrir une prise à son voisin qui « n'en use pas ». Alors je remarque que, contrairement à l'habitude, les joues de mon invalide sont rubicondes tandis que son nez garde les jolis tons de chair d'un portrait en miniature. Gloire et mystère !

Mais au même instant le vieux débris se retourne pour fermer une vitre imprudemment abaissée par son prédécesseur de banquette. Trop tard ! car ces prodromes significatifs annoncent l'éternement. — Schum ! atch ! atch !

Alors j'assiste à l'effroyable gymnastique d'un nez en argent qui s'envole jusqu'aux sourcils du brave, découvrant un grand trou barbouillé de tabac.

— Dieu vous bénisse ! dit une femme en marmote qui tient un enfant sur ses genoux.

— Et qu'il me fasse le nez comme j'ai la cuisse, réplique joyeusement l'invalide, ça serait au moins plus propre, pas vrai ! la petite mère.

— Pour ça oui, mon pauvre homme !

— Hein ? Dites donc, je vous conseille de parler ; avec ça qu'il est rien joli, votre gosse.

Tous les yeux se tournent curieusement vers un avorton miteux, au visage couturé. C'est un spectacle lamentable.

— Minute, il ne m'est rien de rien, le pauvre ! C'est l'enfant d'une voisine que j'ai en garde. On ne peut pourtant pas le jeter au cachemire d'osier parce qu'il a piqué une tête dans le feu ! Sa mère l'aime bien tout de même, allez, et moi aussi.

— Pauvre gosse ! fait l'invalide attendri, mais c'est égal, il est si vilain, qu'en le regardant, on a envie de jeter une pelletée de cendres dessus.

— Tâchez donc avant de museler votre trompe, vieux malpoli.

— Passons nos places, crie le conducteur aux retardataires.

Et la pluie tombait toujours.

L. SAINT-FRANÇOIS.

Demandez à tous les Vendeurs

## La LIBERTÉ

Journal Progressiste Quotidien

PROCHAINEMENT : AGRANDISSEMENT DE FORMAT

Abonnement : 4 fr. par trimestre

Un numéro : CINQ centimes.

### THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

Directeur M. GALLY.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 20 janvier

L'Africaine, grand opéra en 5 actes.

Lundi 21 janvier

Représentation au bénéfice de M. Roussel, contrôleur.

1<sup>re</sup> représentation de :

Les Contes d'Offmann, opéra fantastique en 4 actes, paroles de Barbier, musique de J. Offenbach.

### Théâtre du Gymnase

Direction G. Rey de Blaye.

Bur. 6 0/0 h. — Rid. 6 1/2 h.

Dimanche 20 janvier

La Jeunesse des Mousquetaires, drame en 3 actes et 12 tableaux, prologue et épilogue.

Lundi 21, mardi 22 et jours suivants

MÊME SPECTACLE SUIVI DE

Vingt ans après, grand drame, faisant suite à la Jeunesse des Mousquetaires.

### Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Is. RUTH.

Bur. à 6 0/0 h. — Rid. à 6 1/2 h.

Dimanche 20 janvier

La Mascotte, opéra comique en 3 actes, musique de Ed. Audran.

Les Parisiens en province, comédie nouvelle en 4 actes.

Lundi 21 janvier

La Mascotte, opéra comique en 3 actes.

La Boule, comédie en 4 actes.

### EDEN - THÉÂTRE

Direction A. Senn, b. d'Avroy, 94.

Bur. à 7 1/2 h. — Rid. à 8 0/0 h.

TOUS LES SOIRS

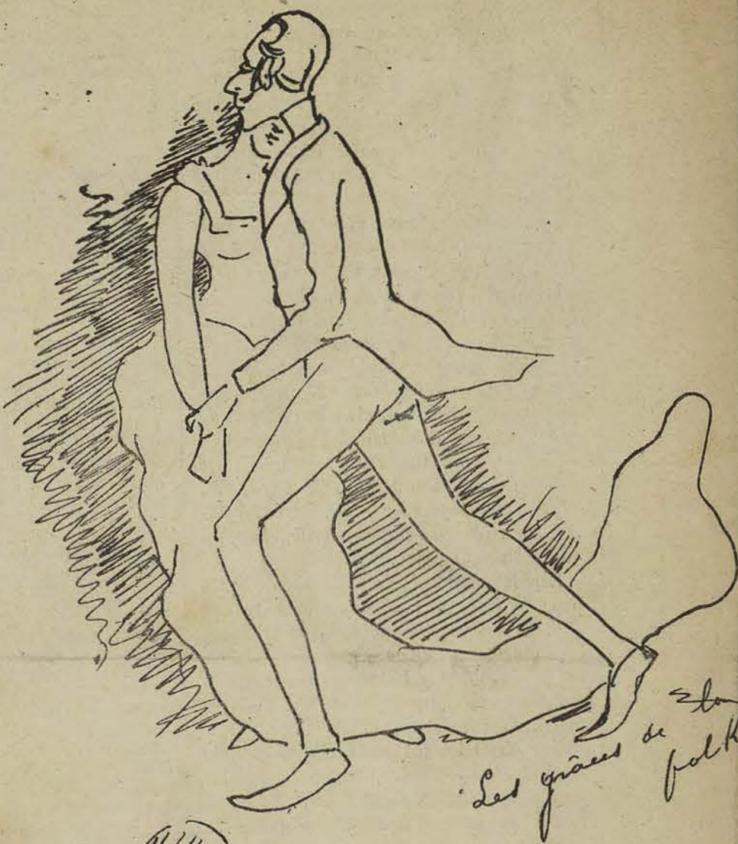
## SPECTACLE VARIÉ

Succès sans précédent

Liège — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Étève, 12.

# BALS ET SOIRÉES

(Craquis)



Le tabac et l'intempêtif

